

---

## L'homme révolutionné : les deux régimes narratifs de la répétition de l'Histoire.

Variations sur une note critique

Louis Hincker

---



**Éditeur**

Institut d'Histoire de la Révolution  
française

**Édition électronique**

URL : <http://lrf.revues.org/1079>

DOI : 10.4000/lrf.1079

ISSN : 2105-2557

**Référence électronique**

Louis Hincker, « L'homme révolutionné : les deux régimes narratifs de la répétition de l'Histoire. », *La Révolution française* [En ligne], 6 | 2014, mis en ligne le 14 juillet 2014, Consulté le 01 octobre 2017.

URL : <http://lrf.revues.org/1079> ; DOI : 10.4000/lrf.1079

---

Ce document a été généré automatiquement le 1 octobre 2017.

© La Révolution française

---

# L'homme révolutionné : les deux régimes narratifs de la répétition de l'Histoire.

Variations sur une note critique

Louis Hincker

---

« Je ne sais pas si l'on me comprendra. Je veux dire au plus bref qu'il y a d'une part la politique, et partout les hommes qui la font, et d'autre part ce qu'elle fait de ces hommes, ce qu'elle fait d'un homme. Et ce que cet homme en éprouve *pour lui*.

Aragon, *La fin du « monde réel »*, 1967

- 1 Peu d'ouvrages nous aident à lire la condition du sujet advenu dans le paradoxe de la répétition de la rupture révolutionnaire et de son impossible oubli.
- 2 Il se pourrait bien qu'il faille regarder du côté d'une philosophie de la mémoire qui associe récit et expérience de l'histoire, soit la dynamique historique des pratiques narratives qui se déploient en particulier au XIX<sup>e</sup> siècle dans le sillage des conséquences de la Révolution française. On voudrait ici rendre compte d'une lecture croisée de deux livres qui se répondent et se complètent quand ils explorent la tension ouverte par la Révolution entre narrativité et nouvelles expériences du temps.
- 3 On voudrait ici, en profitant de cette lecture de deux ouvrages dont l'interprétation nous engage, inviter à regarder cet homme renouvelé par les événements révolutionnaires qui se répètent en échos durant le XIX<sup>e</sup> siècle, et même bien au-delà, quand il conserve de surcroît les yeux tournés vers le moment fondateur de la Révolution française. À la figure attendue de l'« homme révolutionnaire », ce protagoniste agissant, acteur, actif, sans cesse projeté en avant, plein de désir et de volonté, porte-voix, pédagogue, militant, combattant et conquérant, régénéré, on voudrait répondre par celle du « révolutionné » – telle la seconde face de Janus, divinité des commencements comme des fins –, celui qui, agi, est mis en marche, bouleversé, changé, modifié, nouvellement conditionné. La

politique prend chez les individus des résonances imprévues, il y a ce que chacun en fait comme ce que tous en éprouvent. Pas plus qu'ailleurs, le moi n'est maître en cette demeure. Toute révolution déploie une dynamique qui perce l'individu de fond en comble, dépasse son imagination, déferle sur son monde intérieur. Ce choc n'est pas toujours heureux, quelles que soient les options qui auront été les siennes, en faveur, en opposition, ou en contradiction avec le nouveau cours des choses.

- 4 Paul-Laurent Assoun et Jean-François Hamel ne sont pas historiens. L'un est philosophe et psychanalyste, l'autre enseigne la littérature. Une génération les sépare. Leurs ouvrages parus à près de trente ans de distance, 1978 (rééd. en 1999) et 2006, tranchent vis-à-vis d'un quelconque discours mémoriel et patrimonial qui défendrait une synthèse de l'hétérogénéité des temporalités ou reconnaîtrait une dette entre les générations. En ce sens, ces deux auteurs se démarquent très nettement des lieux de mémoire de Nora, de l'identité narrative de Ricœur, ou encore des régimes d'historicité d'Hartog. Les historiens feraient bien d'y porter toute leur attention.
- 5 Un même point de départ chez l'un et l'autre, et des conclusions qui convergent. Une même distinction et confrontation entre les narrativités continuistes de l'Histoire (selon une modalité soit archéologique soit téléologique) et celles à contretemps ou mieux contre leur temps qui exacerbent la radicalité de toute rupture ; au centre de cet affrontement qui perdure et n'a jamais cessé depuis la Révolution et dont l'enjeu est le nouveau Prométhée : une condition humaine divisée entre palingénésie mélancolique et émancipation rêvée. Il se pourrait bien qu'en creux de ces deux livres, ce n'est pas la moindre qualité de leurs propos, se dessine la condition de l'historien pris entre injonction réconciliatrice vis-à-vis du passé et séparation critique assumée.

## L'homme révolutionné ou la dislocation des temporalités

- 6 Si la Révolution a donné naissance au projet d'un individu sans héritage, c'est pour le condamner à s'inventer : son émancipation des liens communautaires enfante une liberté anxieuse. Une inquiétude identitaire se confronte à la difficulté ou l'impossibilité d'un récit d'une ascendance blessée. Assoun et Hamel s'accordent à voir dans l'ère des révolutions politiques des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles un bouleversement du rapport au temps qui déracine le présent, installe son incessante métamorphose et transformation, tout en promouvant son irrésistible pouvoir de fracturation des expériences. Telle est la nouvelle modernité ressentie ; ce qui s'est rompu c'est la concordance entre les rythmes temporels des hommes, de la nature et des dieux. Autant d'histoires désormais divergentes ; c'est aussi l'avènement d'une historicité du révolu, de l'oublié, de l'enfoui, du refoulé, accessibles désormais au prix de complexes médiations ou opérations de l'intellect. Le passé est devenu un objet d'interrogation et de savoir, plutôt qu'un réservoir de schèmes d'actions ou d'exemples. L'expérience de l'« homme révolutionné » c'est donc la perte de la contemporanéité des origines.
- 7 Comme jamais, communautés et individus s'exposent alors aux événements, sont incertains de leur devenir. Cette dislocation du passé, du présent et du futur peut être vécue dans un profond désarroi. Se retourner sur le passé, témoigner du présent, imaginer l'avenir, c'est désormais dire la filiation fracturée, l'exposition à la

discontinuité, la séparation des morts et des vivants, l'impossibilité d'effectuer une quelconque synthèse des temps.

- 8 La nouvelle narrativité se doit de rendre compte, désormais, de la manière dont le présent se retrouve séparé de ce qui l'a constitué. La mémoire est cette forme de la nouvelle inquiétude de la modernité qui accompagne cette expérience de l'irréversibilité du temps. Il n'y aura de mémoire que de mémoire inquiète. Et si le temps s'impose comme irréversible, qu'est-ce alors que ce (se ?) souvenir ? Quelle est dorénavant la nature de la présence du passé à l'ère de la discontinuité et de la dislocation du passé ?
- 9 Constatation préalable, les mises en récit de l'Histoire dès les lendemains de la Révolution se teintent de mélancolie. Elles interrogent et regardent ce qui du passé revient accaparer le présent malgré tout, malgré le déracinement, la perte, l'éloignement. Elles interrogent ce partage qu'elles imaginent précaire entre le mort et le vif. L'Histoire narrée se peuple de revenants, de fantômes qui transgressent la ligne de séparation des temps, qui viennent hanter les vivants. Cette narrativité spectrale cherche à conjurer le risque mortel de la révocation définitive du passé, et entérine tout autant l'irréductible séparation d'avec les morts. L'écriture de l'Histoire explore cette double injonction contradictoire ; la catharsis consiste à réduire la parole de morts en une écriture silencieuse à décrypter.
- 10 Arrivé à ce point, il nous faut bien considérer le degré de lecture que réclament les ouvrages d'Assoun et Hamel. Leurs propos débusquent d'abord dans un corpus de textes choisis, puis développent à leur tour, une conception symptomale des discours tenus sur le temps. Ils considèrent qu'à partir de l'ère des révolutions ces discours sont des indices d'un dysfonctionnement. Il s'agit chez nos deux auteurs d'une conception clinique de l'Histoire qui fait de ces discours sur le temps un point de tension entre l'illusion et le réel. À leurs yeux, ce point où s'articulent vécu et masques, expériences et mises en scène, érige la représentation des mots en représentations des choses. Le présent pourra alors être compris comme étant enraciné dans l'illusion qui lui donne figure. Il faudra déchiffrer les discours sur le temps dans leur profonde ambivalence : à la fois point de tension et d'accès, symptôme et moyen de comprendre. Assoun et Hamel invitent à lire les nouvelles fascinations du passé qui se développent au XIX<sup>e</sup> siècle tel un symptôme morbide du sujet historique qui dans les conséquences des révolutions n'advient que divisé, sans continuité, sans homogénéité. Autant de nouvelles obsessions qui disent une lacune. Le témoin se désire chercheur, il doit concevoir l'inconnu : en science, en poésie, en politique, sa quête s'écrit telle une autobiographie sans fin.
- 11 De cette recherche, qui se voudrait une réplique à la dislocation des temporalités, naît avec la Révolution un conflit entre deux options de la modernité qui n'a depuis jamais été dénoué. Là, réside la vraie originalité de ces deux ouvrages, loin de toute conception historiciste et progressive qui s'illusionne sur les successions et disparitions des expériences et attentes. Assoun et Hamel ressaisissent chacun d'un même mouvement deux voies que tout oppose et dont le face-à-face structure toute nouvelle contemporanéité. Ces deux alternatives conditionnent deux régimes narratifs de la répétition de l'Histoire

## L'homme révolutionné ou la répétition oppressive

- 12 La nouvelle doxa des lendemains révolutionnaires cherche à remédier à la dispersion, à réconcilier les temporalités séparées les unes des autres, à réunifier le passé, le présent et le futur. Cette réunification est la condition nécessaire à la reconstruction des liens sociaux. Deux modalités pour ce faire, complémentaires et nullement opposées.
- 13 L'une est archéologique, qui procède par inventaire et collection. C'est un discours de résurrection du passé qui vise à restituer une présence vive à un passé mort. C'est une archéologie nécrophile et nostalgique ; elle capitalise les morts, les ancêtres, les générations antérieurs. Le récit de l'Histoire tient lieu de filiation, il vient remplir le vide, parer à la lacune. Le narrateur parle pour les disparus, l'oraison funèbre qu'il prononce témoigne d'un deuil impossible à achever. Ici se situe l'historiographie romantique.
- 14 L'autre est téléologique, pour qui le passé n'est pas tant en arrière que devant car à découvrir. C'est la promesse de retrouver dans le futur l'entièreté du passé avec la plénitude de son sens ; c'est la promesse d'une échéance d'accomplissement, un nouveau messianisme, celui de la philosophie du Progrès. La revenance du passé n'est pas son antithèse mais sa nécessité. Une infinie survivance, une perpétuelle immortalité lancent un défi à la radicalité de la mort. Vivant et morts sont invités de concert à suivre le cours de l'Histoire selon un itinéraire écrit d'avance.
- 15 Archéologie et téléologie ont en commun de croire que rien ne serait perdu du passé de l'Histoire ; à leurs yeux la descendance porte en elle les aspirations de ses ancêtres. Elles proclament une nouvelle synthèse de l'hétérogène. Les récits sont des réservoirs d'exemples. Histoire et mémoires continuistes se rejoignent pour célébrer les expériences temporelles précédentes et en appeler à la nécessaire médiation du passé redécouvert. Archéologie et téléologie cherchent à préserver la cohésion entre les générations successives, socle du nouveau lien social ; elles sont des tentatives de retrouver les fonctions structurantes des récits d'autrefois. Le paradoxe est qu'elle oblitère la rupture vis-à-vis de la tradition qui a pourtant rendu possible la nouvelle narrativité dont elles sont les porte-parole.

## L'homme révolutionné ou la répétition libératrice

- 16 Il existe bien une alternative à la tentative de réconciliation des temporalités. Non plus retrouver le passé, mais sélectionner certaines de ces virtualités toujours disponibles. Ressaisir un présent délesté du poids de l'Histoire comme d'un poids mort qui paralyse et tyrannise les vivants, pour enfin restituer au présent son espace d'initiative et d'action. En finir avec le ressassement mélancolique pour en arriver au deuil véritable. Et comment ? En utilisant la force du paradoxe, en retournant les moyens de l'oppression contre l'opresseur. Un même diagnostic anime les narrativités critiques qui apparaissent au XIX<sup>e</sup> siècle en contre-feu des précédentes et qui s'étendent par la suite. Elles choisissent d'exacerber la crise que traverse la narration en utilisant la violence de la disjonction des temps, en considérant que c'est ce choc qui est devenu la norme, en célébrant le sujet désormais fracassé par la force destructrice du présent qui vient fracturer la continuité historique. L'Histoire doit se détourner du passé des morts pour l'ouvrir au présent de la vie moderne. Place à un art, une philosophie, une narrativité de

la circonstance, du moment, de la contingence, de l'événement. C'est là une forme d'absolutisation du présent qui critique l'historicisme – entendons sans détour le travail des historiens – comme collection acharnée du passé, comme momification de la vie, comme fascination pathologique du passé, comme classement méticuleux du legs des générations antérieures.

- 17 Ces narrativités critiques s'insurgent contre un historicisme qui conserve et n'engendre pas, qui confond savoir et mémoire. Elles cherchent à défendre le présent contre le retour morbide du passé, ce cauchemar qui pèse sur le cerveau des vivants. Face à la force conservatrice la répétition de l'Histoire – ce ratage, cette régression, cette dégénérescence grotesque – elles en appellent à un tout autre retour, celui du transitoire, du fugitif, du furtif, de l'instant – ce présent sans mémoire, hors de toute sédimentation monumentale des temps. Elles désirent rompre avec l'effet de causalité – ce masque tragico-comique d'une fable arbitraire qui entend imposer la moralité de l'Histoire. Elles entendent restituer des discontinuités, des possibilités autres, qui feront ressurgir le passé, certes, mais dans son irréductible altérité, hors de toute filiation retrouvée, hors de toute restitution du même. Ainsi le passé reviendra par la seule différenciation qu'il désigne, au profit d'un présent de la remémoration enfin libéré de la mémoire du passé.
- 18 Ces nouvelles narrativité s'affirment comme des critiques de l'idéologie. Elles remettent en cause les deux fonctions de l'imaginaire idéologique : la fonction d'occultation et la fonction de magnification qui s'incarnent dans la figure du fantôme. Elles dénoncent l'idée d'un imaginaire comme substitut du réel, comme remède à la lacune. Elles combattent la recherche de toute justification dans des significations antérieures légitimantes. Le fantôme est un puissant agent qui déforme, usurpe et se manifeste précisément dans l'irréalité du passé qu'il prétend incarner. Le fantôme a sa dynamique propre, il sert tout à la fois à dissimuler et à représenter la domination tyrannique qui est la sienne. Le fantôme est de nature idéologique et langagière. Il est l'idéologie et le langage. Il faudra en révéler le dérisoire, le parodique, pour s'en libérer. Il faudra toujours travailler à révéler le réel qui déborde sans cesse de la phrase. Il faudra sans cesse approfondir le versant subjectif du rapport sujet-société dans cette perspective qui s'affirme objectiviste.
- 19 C'est le principal propos des ouvrages d'Assoun et Hammel : archéologie et téléologie ne sont qu'un préalable à leur repérage des discours critiques, et en particulier poétiques, face à la répétition oppressive de l'Histoire. Peu importe l'étroitesse, ou l'ampleur – ce sera selon les points de vue –, du corpus des textes sélectionnés chez Baudelaire, Flaubert, Blanqui, Marx Nietzsche, Freud, prolongés au XX<sup>e</sup> siècle chez Benjamin et jusqu'aux avant-gardes du roman moderne et de la poésie. Ces paroles critiques rassemblées restent irréductiblement singulières et marginales, à contre-temps.
- 20 Ni Assoun, ni Hamel, ne dressent une cartographie des positions discursives des uns face aux autres. Leurs propos dessinent bien plutôt une géologie du grand affrontement discursif né de la Révolution française. On aura accompagné leur démonstration en suggérant que ce socle conditionne la grammaire par laquelle s'exprime l'« homme révolutionné ». La cohérence de la démonstration compte seule, elle n'appelle pas forcément une vérification par l'exemple. Elle intéressera, suggérera ou laissera interrogatif l'historien selon ses propres perspectives et horizons. Elle lui parlera en tous les cas de lui-même, qu'il la considère ou la rejette. Elle lui fera sentir la relativité et les limites de sa position, mais pas nécessairement, en dépit des apparences, pour contredire

ou saper ses attentes et prétentions. Elle l'instruira sur le chemin où il s'engage selon les options qui seront les siennes.

---

## BIBLIOGRAPHIE

Paul-Laurent Assoun, *Marx et la répétition historique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1978 (rééd. avec une nouvelle préface, coll. Quadrige, 1999).

Jean-François Hamel, *Revenances de l'histoire. Répétition, narrativité, modernité*, Paris, Les Editions de Minuit, 2006.

## AUTEUR

**LOUIS HINCKER**

Calhiste, Université de Valenciennes 3